

François Jullien
**Philosophie
du vivre**

essais
folio



COLLECTION
FOLIO ESSAIS

François Jullien

Philosophie
du vivre

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2011
et 2015 pour la présente édition.

Illustration Emmanuel Polanco.

François Jullien est titulaire de la Chaire sur l'altérité au Collège d'études mondiales de la Fondation Maison des sciences de l'homme. Ancien élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, il axe ses recherches sur la philosophie générale, et plus particulièrement sur la pensée chinoise et les problématiques interculturelles. Son travail, entre pensée chinoise et philosophie européenne, vise à la fois à dépayser la pensée, en explorant en Extrême-Orient d'autres intelligibilités que celles qu'a développées la pensée européenne ; et à remonter dans les choix enfouis de la raison européenne et à l'interroger dans ses partis pris. Le travail de François Jullien est traduit dans quelque vingt-cinq pays.

*à Guilhem, Hélène et Laure,
ce sujet pour vous : vivre*

Dit brutalement : vivre n'échappe-t-il pas à la pensée ? « Tantôt je pense, tantôt je vis », note Valéry comme en adage – il y aurait partage de fait entre les deux, poussé jusqu'à l'exclusion. Car sur vivre la pensée a-t-elle prise ? Et d'abord sur ce qui brusquement s'émeut en nous et nous éventre, à peine vivre s'y trouve en péril, et fait taire tout le reste. On voudrait le dire d'un trait qui soit le moins forcé, mais ne sommes-nous pas toujours en dépassement bavard de ce qui soudain en nous tressaille, faisant surgir un tréfonds oublié, dès lors que vivre est arraché à son silence : que vivre suspend son évidence ? Car la difficulté n'est pas tant de dire l'au-delà que l'en deçà. Car ce verbe : « vivre » a beau se laisser ranger à côté et parmi tous les autres, se mêler à leur foule, il se retire alors soudain à part, ramasse d'un coup en lui tout ce qui compte, renvoie brutalement tous les autres à leur nullité. Ils ne sont plus que des ombres. Lui qu'on voit d'ordinaire s'enfouir et disparaître sous les autres, le voilà qui refocalise alors tout sur lui, tous s'effacent devant lui. Qu'est-ce qui soudain

chavire, ouvre intérieurement de panique, dès lors que n'est plus assuré ce sous-entendu discret qui portait tout le reste ? Au point que tout le reste ne paraît qu'habillage...

Car vivre n'est pas seulement le verbe qu'on trouve au creux de tous les autres – bien plutôt qu'« être » ; il est surtout ce verbe étrange qui, tout en n'ayant qu'un seul sens – sens simple, obvie, premier, sans équivoque, dont on ne saurait douter –, se distend étonnamment en lui ; et nous tient nous-mêmes tendus, écartelés, par et dans sa polarité. Entre, d'une part, un sens de constat, factuel, élémentaire : être en vie, i.e. ne pas être mort ; et, de l'autre, le même sens, mais intensif, qualitatif et même porteur de toutes les valeurs (valere : « être en santé ») et, par suite, marqué d'infinité : « Vivre enfin ! » Car pourrions-nous jamais avoir quelque autre souhait ? Que saurions-nous imaginer d'autre qui puisse combler notre attente en même temps que cela nous est déjà donné ? Que pourrions-nous chanter d'autre que la « région où vivre », comme le dit Platon mais aussi Mallarmé ?

Or ce n'est pas tant que vivre s'étende de l'un à l'autre, du biologique à l'éthique, qui ici compte, nous conférant ainsi notre dimension d'humains, que la contradiction dans laquelle cela nous met : d'une part, vivre est ce sur quoi nous nous trouvons sans recul, en quoi nous sommes toujours déjà engagés, dont nous ne pouvons imaginer sortir (même quand nous voulons mourir) ; mais, de l'autre, c'est de quoi nous restons toujours à distance, dont nous demeurons éternellement en manque, en retrait – que nous n'atteignons jamais.

Verbe le plus élémentaire en même temps qu'il dit l'absolu ; verbe « basique » en même temps qu'il nous laisse le plus nostalgiques. Il dit la condition de toutes les conditions en même temps qu'il dessine l'horizon de toutes les aspirations. Car que pourrions-nous jamais rêver d'autre que de vivre ? Mot sans infra ni au-delà possibles. Vivre dit donc à la fois le plus immédiat et ce qui n'est jamais satisfait : nous sommes vivants, ici et maintenant, mais nous ne savons pas y accéder. Qu'est-ce qui fait que vivre nous est depuis toujours déjà accordé, c'est-à-dire depuis bien avant qu'on commence seulement de s'en douter, mais nous reste impossible ?

Serait-ce parce que la vie passe, et qu'on meurt, que vivre nous échappe ? Mais je me demande : ce lamento sur l'éphémère n'est-il pas trop facile ? Serait-ce parce qu'on ne peut « suspendre » le temps dans son « vol », comme on l'a tant déclamé dans un mauvais lyrisme ? Que nos forces s'usent, que la vie s'épuise, que, à peine nous naissons, la mort déjà travaille en nous, et même avant que nous soyons nés, n'est, à vrai dire, pas le plus inquiétant : la vie serait-elle tant soit peu supportable si nous ne changions pas à tout instant ? Si l'on demeurerait toujours le même, condamné au même, à l'« être », comme on le voudrait, fixé – figé – dans son identité et ne mourant pas, vivre serait-il seulement vivable, en tout cas tolérable ?

Mais non seulement la vie s'épuise ; la vie s'enlise. Elle s'enlise dans une pièce, entre des murs, dans des gestes et même dans des amitiés, absorbée qu'elle est moins par l'habitude que par la nor-

malité. On ne se perçoit plus vivre, ou vivre nous demeure à distance, parce qu'on ne peut le décrocher de cet enfoncement discret dans ce qui s'accumule autour de lui comme une lise incernable, invisible, dans laquelle s'émoussent et se rétractent insensiblement nos activités ; et dont on ne peut plus se dégager, pour pouvoir à nouveau rencontrer : pour pouvoir à nouveau aller vers et se lever – ce qu'on appelle l'« allant » ou l'« alerte ». Dans ce qui n'est pas tant le fait de la durée que de la « duration » – c'est-à-dire ce lent travail de sclérose et de clôturation faisant silencieusement son chemin par-dessous la durée, et tel que vivre nous est bien donné mais ne s'atteint plus –, on ne peut effectivement plus séparer ce qui serait l'éthique de l'organique : cette capacité d'essor se retire sans même qu'on s'en aperçoive, les possibles se rétrécissant. Aussi a-t-on inventé la fête, l'art, le théâtre, la débauche, pour la réveiller. La morale ne vient qu'après. Qu'y peut la philosophie ?

Parce que vivre est le plus élémentaire, que nous partageons avec l'amibe, en même temps qu'y culminent nos aspirations ; parce que vivre nous tend ainsi jusqu'à l'écartèlement entre l'un et l'autre, la tentation a été de le dédoubler. À quoi s'est adonnée traditionnellement la philosophie : entre, d'une part, ce qui serait une vie bêtement répétitive, parce que purement métabolique, donc jugée apparente, et, de l'autre, une vie éternelle, échappant au temps, se déployant dans l'au-delà, ancrée dans l'Être, happée par la verticalité – celle que, fuyant l'autre, on appellera la « vraie vie ». Mais dès lors qu'on ne consent plus à renvoyer

la plénitude du vivre dans quelque « Ailleurs » ou quelque « Plus tard », qu'on ne la projette plus dans quelque « région » séparée-espérée, qu'on n'accepte pas, par conséquent, qu'une autre vie ait à soutenir ou combler cette vie-ci, la seule, après l'avoir dévaluée – ce par quoi se signale notre modernité –, il nous faudra concevoir les outils non métaphysiques nous permettant de saisir cet absolu du vivre dans chaque instant qui s'offre ; et que Nietzsche, somme toute, comme tous ceux qui ont voulu ramener la vie sur la terre n'ont pas forgés. En quoi nous nous trouvons encore aujourd'hui si démunis (et pourquoi nous abandonnons la pensée du vivre, quand elle est sérieuse, aux romans – Balzac ou Stendhal – ou à la poésie).

Vivre enfin ne se fait qu'au présent, on le sait : ici et maintenant. Or nous n'avons plus, non plus, la naïveté de croire que nous pouvons nous saisir immédiatement de l'ici et du maintenant. Mais nous devons tout autant nous défier de la tentation adverse : de nous laisser embarquer dans une médiation sans fin, celle du discours-raison – le logos de la philosophie – qui d'eux à jamais nous détourne. De là la question de stratégie, plus que de morale, que je pose ici. À ce « vivre » dans lequel nous sommes d'emblée immergés, nous ne pouvons par conséquent accéder. C'est pourquoi vivre nous échappe et que nous en demeurons éternellement nostalgiques. Il faut donc introduire vis-à-vis de lui de l'écart et de la distance, pour pouvoir le découvrir et l'aborder, en même temps que se garder de le laisser scinder et trop commodément se dédoubler.

J'examinerai ici, par divers biais, comment trouver une issue à cette impasse : comment sortir d'un immédiat condamné à l'illusoire et devenant stérile, sans pour autant y renoncer ? Ni rester englouti dans l'immédiat du vivre ni non plus l'abandonner ? Mais comment, dans l'entre de sa transition, le laisser apparaître ou plutôt disparaître ? Et d'abord, pour faire émerger ce vivre, apprenons à ne plus en diluer la présence dans un temps étale où nous ne vivons jamais.

Chapitre premier

PRÉSENTS, ILS SONT ABSENTS

I

Cette scène, nous l'avons tous vue, typée, fatale, imperturbablement répétée. Mais suffira-t-il d'en sourire ? Les touristes descendant de l'autocar, repèrent d'un coup d'œil ce qu'ils pourront photographier, le mettent dans la boîte – c'est fait. Puis ils s'exclament, respirent, bavardent entre eux : « Que c'est beau ! » « Beau » est posé là comme une étiquette sur un paquet – façon de s'en débarrasser. Ils n'ont plus qu'à remonter à leur place : à rentrer soulagés. Ils ont tout fait, en somme, pour se dispenser d'être présents au paysage, passer, mais avec la meilleure volonté du monde, prudemment à côté. Le soupçonnent-ils seulement ? Pour s'épargner l'exigence dramatique d'être là, effectivement, regardant et regardant encore – mais s'agit-il seulement de « regarder » ? Plutôt de se laisser saisir – démunir – par ce sur quoi ils sont tombés et qui soudain les accable sous son miracle et pourrait les tenir en suspens, interminablement, jusqu'au vertige, sans pouvoir s'arracher.

J'ai dit qu'ils remontent soulagés. Mais « soulagés » de quoi ? « Prudence » (face au péril pressenti), mais pourquoi ? C'est clair : ils sont soulagés d'avoir évité d'affronter – affronter ce qui se *présentait* à eux, engouffrant leur attention, et qui de toutes parts les débordait. La photographie a été cet outil propice leur permettant de biaiser avec cet inappropriable qui a surgi devant eux : de le tenir à distance, « en respect ». Ou désignons-le plus précisément : avec cet insupportable du non-possédable (non-consommable) qu'était ce coin de paysage. Je dirais même : n'importe quel coin de paysage – inutile d'aller à Venise pour photographier (ou inutile d'aller loin pour heurter du « miracle »). Dès lors qu'il y a un champ, un arbre, un bout de route, de toit... La photographie a servi d'écran, commodément, mettant à l'abri de la nécessité de faire face à ce qui du monde soudain se montre – qui s'expose là de commun, banal, tellement déjà vu, mais en même temps d'inouï, dès qu'on s'y arrête, qu'on ne glisse plus, et de jamais encore vu. Qui pourrait effectivement faire hurler : cette dernière lumière, ce soir, quand nous quittons la forêt. Désemparant au sens propre, c'est-à-dire faisant céder d'un coup tous les remparts intérieurs – nos défenses vitales pourtant si bien aguerries – sous son irruption : « Beau », posé dessus, commence déjà à circonscrire et résorber.

On dira bien sûr que cette photographie est prise pour « garder » (se ressouvenir : on la retrouvera plus tard, etc.). Et même : n'a-t-il pas fallu être attentif, vigilant, pour choisir le meil-

leur angle de vue et bien cadrer ? Mais garder, vouloir conserver, c'est déjà se protéger devant ce qui soudain assaille, tel ce coin de paysage, et qui, si je m'arrête tant soit peu devant, au lieu de commencer ainsi à le ranger, sitôt m'ébranle, m'émeut jusqu'à l'intolérable. Et de même : être attentif à bien choisir, à bien cadrer, c'est se détourner d'emblée de ce que le moindre coin de paysage possède en lui d'infini, donc d'impossible à contenir ou sélectionner. Prendre une photographie, c'est se mettre à couvert, interposer : se décharger de ce qui, comme dans une échancrure, s'entrevoit sur le coup d'irréductible et s'impose enfin là, à nu, à vue, sans retenue. Face à quoi on photographie pour fuir, c'est-à-dire s'éviter d'« être là » – *da sein* – une fois, cette fois, qui est unique, devant cet arbre, devant ce champ. Ou plutôt devant « de l'arbre », « du champ ». On photographiera alors pour remettre de l'usage, rebasculer dans l'attendu, le convenu, et boucher de son mieux par où la panique de la rencontre, du heurt, pourrait pointer : pour ne plus s'exposer à ce péril, effectivement, celui d'être auprès, devant, « pré(s)ent », ici et maintenant (ou, quand on photographie des visages, l'effet alors nous en échappe). La photographie – « photo-souvenir » – est l'instrument apprêté pour cet évitement. Sauf à produire une œuvre d'art – mais celle-ci vise alors l'inverse, en quoi elle est « art », non consommable –, cette « prise » de vue sert de paravent pour amortir ce choc et son désarroi : pour réduire l'intrusion d'un dehors, l'effraction d'un *présent* ; pour rétablir ce

glissement continu tel qu'intérieur et extérieur – le « moi » / le « monde » – restent à nouveau chacun de leur côté, sagement, dans leur quant-à-soi respectif, avec un minimum d'étanchéité, sans plus se déranger.

De même, quand des auditeurs viennent brancher sur la table leur magnétophone, je les prévient : vous le faites pour vous dispenser d'être présents et d'écouter. Vous croyez pouvoir mieux tirer parti de cet exposé (le réentendre plus à loisir, etc.) ; mais, en fait, vous prenez d'avance vos dispositions de façon telle que vous ne l'écoutez jamais : que vous ne soyez jamais effectivement écoutant. Ni maintenant, puisque vous savez que vous pourrez réécouter à loisir, quand vous voudrez, *ad libitum*, autant de fois que vous le souhaitez : vous pouvez donc, sans remords, être moins à l'écoute actuellement et laisser passer – vous avez mis en place un système de sécurité. Ni plus tard, car, si (quand) vous réécoutez, c'est sur le mode de ce qui a déjà fait ornière, vis-à-vis de quoi vous êtes déjà prévenus, habitués, tant soit peu blasés et blindés – dont vous avez pris la précaution d'amortir l'effet. Les paroles volent, dit-on, *verba volant*. Oui, qu'elles volent – *verba volant*, je dirais – et saisissez-les en vol. Tant pis si vous ne comprenez pas tout (quel serait d'ailleurs ce « tout » ?) ; tant pis s'il y a perte ; si vous êtes condamnés à oublier. Acceptez cet éphémère et cet incomplet. Celui-ci sera, dans tous les cas, moins dommageable que cette dilution organisée du présent sous couleur de le préserver.

Qu'on se rassure : il ne s'agit pas de recom-